

Humain, trop humain

Entretien avec Etienne Lepage, auteur et metteur en scène de *Logique du pire*, présenté au Théâtre de la Bastille et Philippe Benichou, psychanalyste, pour le collectif *Théâtre et psychanalyse* de l'Envers de Paris.

Philippe Benichou : Pourriez-vous nous dire ce qui vous a conduit à la mise en scène ?

Etienne Lepage : Je suis écrivain, au départ, et la mise en scène est une nécessité qui est apparue pour moi comme ce qui permet une autre forme d'écriture, moins axée sur les personnages, la structure dramatique, le propos, pour mettre en valeur un style qui utilise la scène pour faire passer des sensations autrement que par des mots, que par l'adresse directe au public. Je cherche une forme du langage qui donne vie à une histoire, qui parle à côté des mots, l'écart par rapport à l'information pure devenant le centre de ce qui se dit. Sinon il suffirait d'écrire des pamphlets, des thèses. Tout ce qui n'est pas le texte même m'a amené à la mise en scène. D'ailleurs mon premier spectacle a été élaboré en collaboration avec Frédéric Gravel, qui est chorégraphe et qui a travaillé avec moi pour *Logique du pire*. Nous avons cherché à installer un langage qui n'allait pas être de mots, mais un choix de mouvements qui prolongerait l'écriture, plus même, l'incarner, et à la limite la contredire. Les personnages de ce théâtre sont en lutte avec eux-mêmes, et la scène n'est pas le lieu de l'expression d'un discours qui se voudrait un message, mais un sorte d'arène où la personne se débat avec elle-même.

PB : C'est comme une séance d'analyse ! Le sujet vient avec son non-savoir, son interrogation.

EL : Oui, la scène doit montrer non pas l'intelligence d'une pensée mais l'humanité de ce qui est débattu. Le théâtre doit montrer la vie, sous nos yeux, sans intention didactique. Notre travail montre des corps sur scène qui réfléchissent tout haut et que la pensée n'est pas une chose claire, limpide, mais une action corporelle qui a à voir avec vivre. J'écris des élans, plein d'humour noir, de cynisme, d'autodérision et je veux que les spectateurs soient témoins d'une réflexion comme combat extrême.

PB : Vous avez fait appel à des livres de philosophie pour base de vos spectacles, (Nietzsche, pour *Ainsi parlait*, le précédent spectacle, Rosset, pour *Logique du pire*), comment les avez-vous choisis ?

EL : J'ai fait l'école nationale du Canada pour le théâtre, mais avant j'ai fait une maîtrise de sciences politiques, et je suis un lecteur de philosophie. Nietzsche a été pour moi jeune adulte un interlocuteur important. Un ami m'a fait découvrir Clément Rosset et après Nietzsche, c'est la lecture qui m'a le plus marquée. Mon objectif n'est pas de faire un compte-rendu de ces penseurs mais d'utiliser des concepts pour essayer de montrer que la vérité n'est pas située dans un arrière monde, mais qu'elle est avant tout une sensation, qu'elle est corporelle. Penser est une action, une danse pour Nietzsche, et Rosset se situe directement dans cette lignée. Je veux utiliser le discours pour faire entendre tout ce qu'il a d'humain, trop humain et les concepts pour parler du corps. Ce sont des philosophes qui détruisent la notion de vérité fondée sur les idées pures, d'où leur pertinence pour le théâtre.

PB : La psychanalyse est-elle aussi une inspiration pour vous ?

EL : Dans mon parcours j'ai lu Freud, situé dans l'histoire des idées occidentales, comme celui qui avec Nietzsche et Marx ont mis en question l'idéalisme. Cela dit pour moi, il est d'une époque où la sexualité était tabou, et nous ne sommes plus dans la même civilisation.

PB : Dans *Logique du pire*, vous mettez en scène des personnages poussés vers le pire, c'est notre expérience quotidienne en tant qu'analyste. Comment avez-vous fait le pont entre le livre de Rosset et ces incarnations que vous avez imaginées ? Qu'est-ce qui vous a guidé ?

EL : j'ai pris des libertés avec le livre, pour que la philosophie soit sur scène, en acte, pour saisir les spectateurs, comme si j'entrais dans leur maison, au moment où ils ne s'y attendent pas et que je les saisis dans leur vie philosophique, comme vous dites aussi, comme dans une séance, alors qu'ils s'expriment. Il y a aussi une curiosité à suivre l'enchaînement des logiques sur des

thématiques comme le rapport à la mort, le rapport à l'excès, une curiosité dangereuse, qui me concerne comme auteur et qui n'est pas dans Clément Rosset. C'est mon terrain, celui où je peux amener mes réflexions philosophiques, qui demandent à être incarnées, et que j'ai laissé vivre à travers les personnages.